

LE SERMENT DE PAMFIR

**Dmytro Sukholytkyy-
Sobchuk**



ECRAN TOTAL

15 au 28 FEVRIER 2023

LE SERMENT DE PAMFIR

de Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk

avec Oleksandr Yatsentyuk – Stanislav Potiak – Solomiya Kyrolova

1 h 42 – Ukraine, France, Pologne – Date de sortie : 2/11/2022 - Condor Distribution



Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs

Dans une région rurale aux confins de l'Ukraine, Pamfir, véritable force de la nature, retrouve femme et enfant après de longs mois d'absence. Lorsque son fils se trouve mêlé à un incendie criminel, Pamfir se voit contraint de réparer le préjudice. Mais devant les sommes en jeu, il n'a d'autre choix que de renouer avec son passé trouble. Au risque de tout perdre.

Présenté à la Quinzaine des Réalisateurs – Festival de Cannes 2022

Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk : Réalisateur et scénariste



Scénariste et réalisateur ukrainien, **Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk** est diplômé de l'Université Nationale de Kiev I.K. Karpenko-Kary en Théâtre, Cinéma et Télévision. Il a participé au programme Berlinale Talents, à la Locarno Film Academy et a également fondé la plateforme d'écriture Terrarium. Il s'est fait remarquer avec **son court-métrage Weightlifter**, sélectionné à l'EFA et **prix du meilleur court-métrage au festival Premiers Plans d'Angers**. Son premier long métrage, Pamfir, a été soutenu par la Cinéfondation de Cannes, le TorinoFilmLab et MIDPOINT.

FILMOGRAPHIE

2022 : **Le serment de Pamfir** - Quinzaine des Réalisateur – Cannes 2022

2018 : *Weightlifter* [cm]

2015 : Intersection [cm]

2013 : Krasna Malanka [cm], [doc]

2012 : The Beard [cm]

2008 : Adolescence [cm]

« Le Serment de Pamfir », raconté par la coproductrice Laura Briand : Percuté tour à tour par le Covid et la guerre, ce premier long métrage de l'Ukrainien Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk a connu de nombreux aléas avant de décrocher une sélection à la Quinzaine des Réalistes. Sa coproductrice française (Les Films d'ici) nous raconte l'aventure du film.

Le Serment de Pamfir met en scène, dans une région rurale aux confins de l'Ukraine, un homme qui, alors que son fils se trouve mêlé à un incendie criminel, se voit contraint pour réparer le préjudice de renouer avec son passé trouble. Comment avez-vous été impliquée dans la production ? : Je fais partie de l'association de productrices européennes EWA qui a un programme de mentoring. Chaque année, je parraine une jeune productrice venue d'Europe. C'est dans ce cadre que j'ai rencontré, il y a trois ans, Aleksandra Kostina qui cherchait une coproduction française pour son projet. J'ai commencé à l'aider tout en lui demandant de voir le court métrage du réalisateur... que j'ai adoré ! S'est alors posée une question déontologique pour moi car ce n'est ni le sens ni le but du programme que je me retrouve à coproduire un projet que j'accompagne. J'ai donc demandé l'autorisation à l'instance et ce n'est qu'une fois celle-ci obtenue que j'en ai parlé à Aleksandra, qui m'a confié qu'elle n'avait pas osé me le demander ! C'est comme ça que tout a commencé et que j'ai rencontré dans la foulée Dmytro [Sukholytkyy-Sobchuk].

Qu'est-ce qui vous avez séduit dans le scénario du Serment de Pamfir ? : Le premier moteur a été pour moi la singularité de la grammaire cinématographique de Dmytro, déjà visible dans son court métrage. Plus précisément la construction de ses plans, la puissance, la chorégraphie et la richesse de ses plans-séquences. Mais dans la version du scénario que je lis – qui n'était pas encore définitive et souffrait d'un problème de rythme – l'histoire telle qu'elle était racontée et la plongée dans un univers ukrainien que je ne connaissais pas (à commencer par toutes les scènes de carnaval) m'ont passionnée. La rencontre avec Dmytro n'a fait que confirmer et amplifier cette première impression. Je comprends vite qu'on parle le même langage artistique, notamment dans notre rapport à la peinture, que la collaboration va être fluide, même si on ne parle pas la même langue. Dmytro avait envie de travailler avec la France car il avait fait la Cinéfondation, mais aussi parce que notre pays représente un modèle pour nombre de cinéastes étrangers. Je lui ai tout de suite demandé s'il était prêt à venir accomplir plusieurs étapes de la fabrication du *Serment de Pamfir* en France.

Quelles ont été vos étapes de travail à partir de cette première rencontre ? : Chercher le financement évidemment. Je suis d'abord spontanément allée vers l'Aide aux cinémas du monde. Notre dossier a passé la première étape avant d'échouer à la seconde, avec quelques critiques – assez justes – sur le scénario. On a donc revu notre copie. Ce qui là encore n'est jamais évident quand on croit un travail abouti. Mais on s'y est attelé, on a représenté notre dossier et là on a obtenu l'aide. Dans la foulée, le studio de mixage Orlando est rentré en coproduction et sans eux, sans leur soutien et leur flexibilité, le film n'aurait pas été le même. Puis on a trouvé le vendeur international – Indie Sales, qui, par la suite, a tenu tous ses engagements malgré la pandémie – et les financements complémentaires des autres pays : la Pologne, l'Ukraine... Et puis le Covid a surgi.

Quelles conséquences directes a-t-il eues sur Le Serment de Pamfir ? : Le Covid est arrivé avant que le tournage débute. Celui-ci a donc été repoussé du printemps 2020 au mois d'octobre suivant. Il a fallu changer notre fusil d'épaule avec les techniciens étrangers qui devaient venir sur place. À ce moment-là, j'étais censée aller chercher un distributeur français mais j'y ai renoncé. Car je ne me voyais pas aller toquer aux portes dans un moment aussi difficile. J'ai donc pris le parti, puisque je croyais à 200 % au film, d'attendre d'être sélectionné en festival – avec Cannes en ligne de mire – pour aller chercher le distributeur que je voulais et l'avenir m'a donné raison.

Comment s'est déroulé le tournage ? : Il a débuté en octobre 2020... avant qu'un autre confinement vienne tout bousculer, même s'il était prévu dès le début que le tournage s'étale sur deux saisons. On a donc achevé *Le Serment de Pamfir* en 2021 avec des consignes un peu moins strictes toutefois puisqu'on se trouvait dans un coin isolé, en pleine montagne. Mais les conditions étaient rudes pour les techniciens et les comédiens qui sont restés sur place très longtemps car Dmytro aime faire beaucoup de préparation, il demande à ses comédiens de s'exercer aux métiers de leurs personnages... Ensuite a débuté l'étape du montage, qui me passionne et qui a été particulièrement longue.

Pour quelles raisons ? : Pour des raisons de production, car le montage devait se dérouler en Pologne. Pendant un temps, à cause des restrictions liées à la pandémie, il a été impossible pour Dmytro de s'y rendre. Ce qui n'a évidemment pas facilité les choses. Car comme souvent dans un premier long métrage, la première version du montage ne correspond pas exactement au rêve du scénario. Il faut alors tout mettre en œuvre pour tenter de s'en approcher à

nouveau. Et j'ai pu constater la très grande disponibilité de Dmytro. Nous n'avions pas de positions contradictoires, mon rôle consistait simplement à l'emmener au meilleur de lui-même, en sachant qu'il me paraissait juste qu'il ait à chaque fois le dernier mot dans nos discussions. Mais ce type de conflit n'a jamais existé.

C'est à vous que l'on doit la présence d'une bande originale dans le film. : J'avais besoin d'un apport éditorial artistique français. J'en avais été privée sur le tournage à cause des confinements et le mixage ne me semblait pas suffisant de ce point de vue-là. Sauf que Dmytro n'est pas spontanément sensible au travail de composition et n'avait pas envie de musique hors de celle qui se jouerait sur le plateau. Mon travail a été de le convaincre de l'intérêt en lui présentant Laetitia Pansanel Garric. J'avais travaillé avec Laetitia sur plusieurs documentaires pour la télévision. Il s'agit ici de sa première BO pour le cinéma. C'est une compositrice mélodiste avec une énorme puissance de travail et je savais qu'elle aurait la souplesse pour parvenir à convaincre Dmytro que le résultat final serait meilleur avec sa musique. Ce qu'il s'est produit. Laetitia a aussi produit un énorme travail de design sonore, à l'image de ce que Bernard Herrmann a pu faire avec Hitchcock sur *Les Oiseaux*.

Mais *Le Serment de Pamfir* n'est pas encore au bout de ses aventures car sa postproduction va se retrouver percutée par le début de la guerre en Ukraine... : À ce moment-là, le montage images était quasiment terminé et on se trouvait au cœur du montage son. On s'apprêtait à recevoir des éléments pour effectuer le mixage en France alors que l'étalonnage se faisait en Pologne. On a fait un rendez-vous le 23 février au soir pour organiser tout cela et le lendemain la guerre éclatait. Tout le monde est tombé des nues. Évidemment, soudain, on ne pense plus au film mais à vérifier que tout le monde en Ukraine est à l'abri. Dmytro vit à Kiev dans un quartier bombardé. Il pense un temps à franchir la frontière pour s'occuper de l'étalonnage en Pologne mais choisit finalement de rester dans son pays pour s'engager dans l'humanitaire. Quant au master son, il se trouve, lui, non sécurisé dans un studio à Kiev, au cœur des bombardements. On est donc à deux doigts de tout perdre quand un véritable héros, un assistant du montage son, va sur place malgré les dangers encourus pour télécharger le fichier et nous permettre de recevoir le son à Paris. Ça peut paraître dérisoire par rapport à ce qui se passait sur place, mais j'avais en tête l'avenir du film et la deadline pour Cannes. Je me sentais une responsabilité particulière de mener les choses à terme dans ces moments tragiques pour toute l'équipe ukrainienne.

Vous avez su très tôt que *Le Serment de Pamfir* serait sélectionné à Cannes ? : Oui, le coup de cœur de la Quinzaine des Réalisateurs a été très rapide. On s'est donc engagés avec eux. Et dès l'annonce de la sélection, je me suis mise à la recherche d'un distributeur afin de profiter au maximum de l'exposition du festival.

Pourquoi avoir choisi Condor ? : D'abord parce que j'avais eu une expérience plus qu'agréable avec son créateur Alexis Mas sur *Par instinct* de Nathalie Marchak, même si le film n'avait pas marché en salles. J'avais vu combien il s'investissait, prenait du temps pour réfléchir au positionnement, savait effectuer un travail de fond. Or tout cela était particulièrement essentiel pour un film comme *Les Serments de Pamfir*. Alexis a, depuis, une nouvelle équipe autour de lui, aussi solide en programmation qu'en marketing. On peut le voir à sa campagne d'affichage très réussie, mais aussi au fait qu'il a demandé à Dmytro de venir pendant un mois en France pour une tournée de 30 dates d'avant-premières et lui a ainsi donné la chance de pouvoir rencontrer son public. C'est essentiel dans la carrière d'un cinéaste au début de son parcours.



Ce premier long métrage franco-ukrainien frappe par sa puissance narrative et son habileté à mélanger les genres. (Gérard Crespo – Avoir-Alire)

Si le film a été tourné en Ukraine avant la guerre, il s'agit d'une coproduction avec la France, le Chili et la Pologne. Le récit, efficace et fluide, relate le retour mouvementé de Pamfir, ouvrier rentré au pays après avoir travaillé dans l'Union européenne. Le scénario n'évoque pas trop cette expérience mais on comprend aisément qu'elle ne lui a pas permis d'augmenter sensiblement

son niveau de vie. Aussi a-t-on l'impression qu'il doit quasiment repartir à zéro. Si les retrouvailles avec son épouse aimante, son fils ado adepte des quatre cents coups, son frère farceur et ses parents vieillissants se passent plutôt bien, Pamfir est rattrapé par son passé de petit trafiquant lorsque son fils commet un acte malveillant dans l'église locale.



Stanislav Potiak

Solomiya Kyrylova



Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk filme une région, l'Ouest de l'Ukraine, qui avait été jusqu'à aujourd'hui tenue à l'écart des projecteurs de l'actualité. Partagés entre la tentation de chercher un meilleur avenir en s'expatriant dans l'Union européenne et le désir de rester dans leur pays en tentant de joindre les deux bouts, les habitants, majoritairement ruraux, semblent les membres d'un microcosme replié sur lui-même, et particulièrement aigri. Le cinéaste adopte donc bien une démarche politique, sans céder pour autant au didactisme, tout en cernant la psychologie d'un père de famille dépassé par les événements. Il a ainsi déclaré : « *Je voudrais poser la question de l'émigration ukrainienne et du fossé qui sépare l'Union européenne des pays de l'Est. Je veux raconter le récit existentiel d'un être humain et de son combat, d'un homme désespéré qui, pour en arriver au système*

idéalisé, enfreint un certain nombre de normes éthiques et de lois humaines ». *Pamfir* est ainsi une réflexion intéressante sur les limites du libre arbitre et l'influence de variables aussi diverses que la corruption, la religion, ou l'honneur familial. Mais le cinéaste évite la tonalité dramatique, optant avec bonheur pour un mélange des genres : chronique familiale, comédie de mœurs, polar, et même tragédie grecque et film de yakuza.

Le spectateur sera également saisi par la force visuelle de certaines séquences, comme celle où un carnaval traditionnel, loin d'apaiser les tensions, est au centre d'un suspense narratif. On regrettera juste la lourdeur de certains passages humoristiques et la vocifération des personnages, un péché mignon qu'avaient certes commis de grands cinéastes, tels Kontchalovski et Kusturica.

Mais les acteurs ne sont pas en cause et brillent par leur professionnalisme, à l'instar d'Oleksandr Yatsentyuk dans le rôle-titre et Solomiya Kyrylova dans celui de son épouse. Le jeune Stanislav Potiak qui incarne le fils est en outre une révélation. L'actualité de l'intervention russe en Ukraine donne également un éclairage particulier à l'ensemble du long métrage, qui peut faire écho au documentaire *Mariupolis 2* de Mantas Kvedaravičius, présenté en séance

spéciale officielle à Cannes 2022, même si les deux films n'adoptent pas le même registre. Depuis le déclenchement de la guerre, Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk n'a pas cessé d'être actif. Après avoir fait de l'humanitaire, il s'est mis à filmer des personnes dont la vie a été bouleversée depuis mars 2022. On attend avec intérêt son second long métrage, après ce *Pamfir* qui est un candidat sérieux à la Caméra d'or.

Oleksandr Yatsentyuk



"Le Serment de Pamfir" : une Ukraine vue de l'intérieur, entre tradition et changement, dans un film onirique. (Jacky Bornet : Franceinfo:culture)

Alors que l'Ukraine est en guerre, sort un film loin du conflit, le rare témoignage d'une identité nationale forte, complexe et en mutation.

Projeté à la Quinzaine des réalisateurs au dernier Festival de Cannes, *Le Serment de Pamfir*, en salles mercredi 2 novembre, sort des canons du cinéma occidental. Le premier long métrage de Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk rappelle cet autre réalisateur au nom difficile à mémoriser, le Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul, dont il pourrait être un équivalent slave. Magique.

Rédemption

Au cœur d'une Ukraine rurale, Pamfir retrouve sa femme et son fils dans une région isolée, à la frontière avec la Roumanie. Il a juré de délaisser les trafics et sa mauvaise vie. Quand son garçon, sur un coup de tête, met le feu à l'église locale. Pamfir est contraint de payer les frais de reconstruction. Il est alors tenté de renouer avec le passé trouble qu'il vient d'abandonner.

Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk a en commun avec Apichatpong Weerasethakul l'enracinement dans une nature animiste, culturelle. Sous le prétexte des préparatifs d'un carnaval, Pamfir consulte les chamanes et pratique des cérémonies qui le lavent de sa vie passée. Le retour dans le giron familial est aussi celui avec un environnement nourricier. Mais le repentir va être contrarié par l'acte de son fils et la réparation qu'il veut assumer. Obligé de renouer avec le sport national pratiqué à la frontière - la contrebande -, c'est le sacrifice pour son fils, au péril de sa vie, qui lui permettra de se racheter.

Le temps suspendu

Le projet de Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk est de mettre à l'écran une singularité ukrainienne. La religion est un mélange d'orthodoxie et de paganisme qui dura longtemps après la christianisation en occident. Le temps semble s'être arrêté dans cette nature boisée et rocailleuse. La contrebande est à l'image de la corruption, réputée générale en Ukraine, et freine son adhésion à l'Union européenne. La quête de rédemption de Pamfir pourrait être celle recherchée par l'Ukraine. Mais aujourd'hui, la guerre change la donne.

Le Serment de Pamfir permet de toucher du doigt un pays dont on avait peu de nouvelles, aujourd'hui sous les feux de l'actualité suite à l'invasion russe. La créativité du premier long métrage de Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk, rappelle, hormis Apichatpong Weerasethakul, Nikita Mikhalkov (*Urga*) et Sergeï Paradjanov (*Les Chevaux de feu*). Un même soin apporté à l'image et au traitement quasi-ethnologique du sujet les rapprochent, avec une note spirituelle atavique, poétique.

Entre western poisseux et polar du dernier coup, ce remarquable film confère au genre la grandeur d'une mythologie politique qui regarde à l'est se lever l'apocalypse.

(Jacques Mandelbaum – Le Monde)

Avec ce thriller bestial au récit haletant, l'Ukrainien suit les traces de son compatriote Valentyn Vasyanovych à travers une mise en scène d'une virtuosité impressionnante, d'autant plus pour un premier film.

(La Rédaction – Ecran Large)



Le film se distingue également par une puissante utilisation des différentes cultures folkloriques slaves jusqu'à atteindre son sommet : une impressionnante traque au cœur d'une fête folklorique où les déguisements de paille et les masques s'agitent au milieu des fumigènes et du feu d'artifice. **(Ludovic Beot – Les Inrockuptibles)**

Sukholytkyy-Sobchuk étire ses plans, passant d'une beauté agitée à une jubilation espiègle. On retrouve une filiation avec un certain cinéma yougoslave, et même russe. Au final, une dynamique émotionnelle transcendée par une réalité sociale et politique. De quoi écorcher les âmes. **(Pierre Barbancey - L'Humanité)**

De retour chez lui, dans un village d'Ukraine, un père de famille est forcé à trahir ses convictions. Un drame virtuose, à la croisée du mythe et du polar.
(Guillemette Odicino - Télérama)

Un homme grogne, le corps sous un pagne géant, le visage caché par un masque d'animal. Voilà une première image qui impressionne d'emblée et annonce la maestria formelle de ce premier long métrage, entre film de gangsters et drame antique, aux confins ruraux de l'Ukraine. Une image terrifiante, qui recèle aussi une part de farce et beaucoup de tendresse filiale, puisque l'homme est un père qui revient dans son village après une longue absence, au grand bonheur de sa femme et de son fils. Leonid, surnommé Pamfir — ce qui veut dire « pierre » ; il est vrai qu'il est costaud comme un roc —, est allé travailler en Pologne pour ne plus obéir à « *la tradition* » de cette zone de l'ouest de l'Ukraine frontalière avec la Roumanie : vivre de la contrebande et plier l'échine devant la corruption. Leonid ne veut pas que son fils soit contraint aux mêmes trafics que lui. Leonid veut respecter son serment, être un homme honnête, un bon père et mari. Il enfle une chemise propre et va à la messe pour satisfaire son épouse, or il promet aussi à son rejeton qu'il l'accompagnera au carnaval païen. Leonid-Pamfir aimerait n'avoir ni Dieu ni maître, mais, comme dans ces polars où il s'agit de faire un dernier coup pour éponger ses dettes, il se retrouve dans les griffes du mafieux local...

Travellings avant et arrière majestueux, photographie aux couleurs incendiaires et images du Malanka, ce carnaval traditionnel ukrainien où les hommes se costumant en bêtes (boucs, ours, loup), comme sur une toile de Bruegel : la mise en scène de Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk ferait passer pour éteinte celle d'un Emir Kusturica. Dans ce mouvement virtuose et dionysiaque, nuits cramoisies, aubes froides et bleutées, tout prend des contours mythologiques : une vieille femme avec un fichu qui précipite une malédiction sans le savoir, ou un colosse sous amphétamines capable de se battre et de rester debout contre dix petites frappes, puis de se faire couper les ongles des pieds par une femme qu'il respecte plus que tout...

Précipité de masculinité bouleversée, grande tragédie d'apprentissage, le film reste, avant tout, l'histoire universelle d'un père qui se sacrifie pour que son fils échappe, lui, à l'ignorance et à la bestialité. Oleksandr Yatsentyuk, l'acteur principal, offre à ce *Serment* un jeu incroyable, à la fois naturaliste et incantatoire. Les pères, donc, doivent verser leur sang pour que les fils voient la lumière au bout du tunnel. En miroir avec l'ouverture, la dernière image, porteuse d'espoir, est d'une beauté hypnotisante.

